

James M. FREEMAN : Hearts of Sorrow. Vietnamese-American Lives, Stanford University Press, 1989, 446 p., bibliogr.

Louis-Jacques Dorais

La rencontre des deux mondes

Volume 15, Number 1, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015166ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015166ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, L.-J. (1991). Review of [James M. FREEMAN : Hearts of Sorrow. Vietnamese-American Lives, Stanford University Press, 1989, 446 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 15 (1), 153–154. <https://doi.org/10.7202/015166ar>

rejet affirmé de l'action politique et du politique comme tel les a poussées à refuser de participer au mouvement anti-apartheid, on se demande plutôt si l'existence de ces Églises n'aurait pas comme conséquence la reconduction de la domination coloniale. Refuser la domination est une chose ; nier son existence en est une autre.

L'intérêt d'une description des rituels traditionnels ne fait pas de doute, pas plus que la pertinence d'une approche ethno-historique ou celle d'une analyse symbolique. Sur tous ces plans, d'ailleurs, Comaroff montre une belle maîtrise du matériau empirique et des questions théoriques. Mais l'argument premier de son ouvrage est contredit par sa construction. Le lecteur demeure donc hésitant quant à la valeur du produit fini.

Pierre-André Tremblay
Département de sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

James M. FREEMAN : *Hearts of Sorrow. Vietnamese-American Lives*, Stanford, Stanford University Press, 1989, 446 p., bibliogr.

Cet ouvrage présente 39 extraits d'entrevues effectuées auprès de 14 informateurs et informatrices d'origine vietnamienne, habitant maintenant la côte ouest des États-Unis. Ces extraits sont précédés d'une section introductive portant, d'une part, sur l'expérience des réfugiés vietnamiens et, d'autre part, sur la méthodologie de recherche à l'origine de ce livre. Ils sont suivis d'un court chapitre (dix pages) exposant certaines implications épistémologiques et morales de la recherche biographique.

Le livre de Freeman se démarque donc assez de ce qu'on est habitué de lire en anthropologie. Il ne faut pas y chercher une description ou une analyse systématiques de l'organisation sociale et de la culture des réfugiés. Par contre, il ne s'agit pas non plus de la présentation de matériaux de terrain bruts. Dans son dernier chapitre, l'auteur explique bien que le récit biographique est un objet construit, qui n'existerait pas sans l'intervention de l'anthropologue, et qui résulte de l'apport de trois personnes différentes : l'informatrice ou l'informateur, l'anthropologue et l'interprète (les entrevues se sont déroulées en vietnamien, langue que ne parle pas Freeman).

Dans l'ensemble, l'exercice est réussi. Les extraits sélectionnés (à partir de plusieurs centaines d'heures d'enregistrement) sont intéressants et présentés de façon vivante. L'auteur a évidemment fait un choix et, sans doute, reformulé le texte anglais fourni par l'interprète. Mais ce choix est judicieux et Freeman semble, de concert avec ses traductrices et traducteurs, avoir pris un soin particulier à communiquer le plus exactement possible la pensée de ses informateurs et informatrices. Il note aussi méticuleusement les circonstances dans lesquelles il a interviewé chaque personne.

Les extraits d'entrevues (de un à quatre par informateur ou informatrice) sont regroupés en cinq sections, portant respectivement sur : l'enfance vietnamienne de la personne interrogée ; la façon dont elle a vécu la guerre française (1945-1954) et la guerre américaine (1954-1975) ; la vie sous le régime communiste après 1975 (notamment dans les camps de rééducation

tion) ; le départ du Vietnam et le séjour en camps de réfugiés ; les problèmes d'adaptation à la vie américaine. Chaque section est précédée d'une courte introduction en résumant les principaux points, et chaque extrait commence par un paragraphe situant l'informateur ou l'informatrice par rapport à l'étape de son existence qu'il ou elle narrera.

Les informatrices et informateurs cités dans l'ouvrage représentent assez bien la diversité démographique (âge, date du départ du Vietnam), sociale (profession, niveau de vie) et régionale (personnes originaires du nord, du centre ou du sud du pays) des réfugiés. Sauf sur deux points importants : les femmes (trois informatrices sur quatorze) et les Vietnamiennes et Vietnamiens d'origine chinoise (un seul informateur) sont fortement sous-représentés.

Le contenu des extraits d'entrevues correspond d'assez près à ce que d'autres chercheurs et chercheuses ont pu recueillir ailleurs (voir par exemple nos propres recherches à Québec) : vie au Vietnam perçue comme relativement agréable, malgré la guerre, jusqu'en juin 1975, date à partir de laquelle les informatrices et informateurs se sentent graduellement mis en marge de la société et bloqués dans leurs initiatives et leur développement personnel, et ce, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent. C'est cette marginalisation qui les pousse à quitter le pays, le plus souvent par voie de mer, et à préférer une existence incertaine à l'étranger à la certitude d'une vie jugée sans avenir au Vietnam. L'installation aux États-Unis ne règle cependant pas tous les problèmes. Malgré une liberté qu'ils apprécient, les réfugiés perçoivent une inadéquation profonde entre leurs valeurs fondamentales et la société qui les entoure. Cette inadéquation se manifeste surtout au niveau de la famille, qui semble en voie de désintégration rapide en milieu américain.

À mi-chemin entre l'ouvrage spécialisé et le texte de vulgarisation, le livre de Freeman (qui, nous dit-il, sera aussi publié en vietnamien) remplit bien le double objectif que l'auteur s'est fixé : permettre aux réfugiés de communiquer leur message (leur venue aux États-Unis est due à leur rejet d'une idéologie et d'une pratique sociale qu'ils jugent déshumanisantes) et refaire leur image auprès d'un public américain souvent enclin à les considérer comme des profiteurs et profiteuses n'ayant rien à faire de ce côté-ci du Pacifique.

Louis-Jacques Dorais
Département d'anthropologie
Université Laval

Clotilde PELLETIER (dir.) : *L'apprentissage de la diversité au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal*, Montréal, Les Éditions du Cidihca, 1990, 184 p., annexes.

« Une vingtaine de policiers et policières en uniforme, armés, attendent l'entrée en scène du confrère coordonnateur et de l'animateur ou animatrice anthropologue. La salle, bien ou peu aménagée selon les secteurs, est calme et endormie, ou traversée d'une bonne humeur certaine, tout dépendant des matins. La participation aux sessions sur les réalités interculturelles laisse rarement les policiers indifférents. Frustrés d'être assignés par leurs supérieurs à un cours sur « les ethnies », sceptiques sur les raisons de la tenue de ce programme et de leur présence aux sessions, ou encore encouragés par les rumeurs positives qui courent dans les postes, ils scrutent les animateurs, sans doute avec un œil de professionnels, et ils attendent » (p. 59).